

## Regard sur 2016 : Les requins à l'ère post-vérité

Shelley Clarke<sup>1</sup>

*La période des fêtes invite naturellement à l'analyse rétrospective, d'autant que l'année 2016 a été particulièrement riche en événements. En cette fin d'année, lovée devant un feu de cheminée, je ne peux donc m'empêcher de dresser le bilan de l'année politique écoulée, ainsi que des jeux politiques entourant la conservation des requins, et de m'interroger sur le « pourquoi ». Le vent mordant qui fait vaciller et danser la flamme dans la cheminée passera-t-il son chemin sans laisser de trace, ou balayera-t-il tout sur son passage, en dehors de quelques objets fermement arrimés.*



Sur ses gardes, un requin océanique (*Cacharhinus longimanus*) regarde devant lui avec méfiance (photo : Jean-Marie Reverdel, Flickr).

Pour ceux qui ne le sauraient pas encore, le dictionnaire Oxford a élu mot de l'année 2016 le terme « post-truth » (la post-vérité). Si le concept n'est pas nouveau, le Brexit et l'élection présidentielle américaine semblent être à l'origine de son déferlement médiatique, avec une progression de 2 000 % l'an dernier<sup>2</sup>. Compte tenu du verdict des urnes dans les deux pays, qu'il s'agisse d'un terme à la mode ou d'un véritable phénomène, l'ère post-vérité où « l'affect et les croyances individuelles prennent le pas sur les faits dans l'opinion publique » a tout l'air d'être partie pour durer.

Le sentiment vous semble-t-il familier ? Alors que je me repasse en boucle les événements qui ont marqué le monde des requins en 2016, savourant mon traditionnel cocktail épicé et écoutant d'une oreille distraite les rétrospectives télévisées décryptant l'année écoulée, je trouve finalement rassurant de voir que des tendances parallèles se dessinent. Mais, tout

d'abord, j'ai un aveu à vous faire. Je dois admettre que je continue de m'accrocher à l'idée un peu dépassée que la science a vocation à faire la lumière sur la vérité ou, tout du moins, sur les éléments que nous pouvons discerner le mieux face à l'incertitude. J'ai aussi la conviction que les politiques de gestion et de conservation des requins fondées sur la science demeurent capitales, même s'il me faut reconnaître, souvent dans la douleur, que la science n'est qu'un des nombreux facteurs entrant en jeu dans la prise de décision nationale et internationale. Enfin, je me dois de révéler que je n'ai jamais compris comment le « principe de précaution » est censé s'appliquer dans les politiques publiques. La notion même de précaution varie du tout au tout selon les parties prenantes considérées et, bien que le terme soit souvent invoqué dans la prise de décision, il n'est que rarement défini ou expliqué. Vous me passerez l'expression, mais à partir de quel moment y a-t-il « trumpisation » de la science ?

<sup>1</sup> Coordinatrice technique requins et prises accessoires, Projet sur les thonidés dans les zones s'étendant au-delà des limites de la juridiction nationale, Commission des pêches du Pacifique occidental et central.

<sup>2</sup> <https://www.theguardian.com/books/2016/nov/15/post-truth-named-word-of-the-year-by-oxford-dictionaries>

Bien entendu, pour les stocks de poissons qui rapportent le plus, nous avançons vers la définition et, à terme, la quantification des limites de la précaution, à travers des points de référence et des règles d'exploitation, mais il faudra sans doute attendre des années pour que ces outils s'appliquent aux requins. Par conséquent, nous nous trouvons dans une zone de post-vérité où les données sur les requins sont plus nombreuses que jamais, mais semblent être de moins en moins utilisées pour façonner les décisions publiques. Les politiques relatives aux requins, comme celles régissant d'autres enjeux internationaux d'actualité, sont en réalité dictées par la combinaison synergique de plusieurs contraintes post-vérité :

- ✓ **Trop de bruit, pas assez de signal.** Je comprends. Même pour quelqu'un qui travaille sur les requins, la masse d'informations souvent débordante dont on nous abreuve en continu rend difficile toute interprétation des éléments nouveaux. Il ne faut donc pas s'étonner si le grand public a du mal à savoir si les requins sont « en voie d'extinction » ou si ces rapports proposent une distorsion de la réalité, construite sur des revues de littérature biaisées ou incomplètes. Je suis, à n'en pas douter, aussi peu à l'aise quand on me parle de réchauffement planétaire : Combien d'articles ai-je lus et analysés sur la question ? Comment puis-je alors me forger un avis ? Comme en politique, il est extrêmement tentant de se rallier aux affirmations de ceux partageant une vision globale analogue.
- ✓ **Tout ne se résume pas en 140 caractères.** La société d'aujourd'hui a une capacité d'attention limitée et une soif inépuisable de divertissement. Même si les gens s'intéressent à la question de savoir si les requins sont en péril, dans la plupart des cas, ils attendent une réponse binaire : « oui » ou « non », pas « ça dépend ». Et pourtant, le degré de menace dépend bel et bien de facteurs divers, tels que le cycle biologique de l'espèce, sa structure démographique, le comportement de la pêche, la rigueur du dispositif réglementaire... rien qui ne tienne dans un tweet, vous m'en excuserez. Je comprends que les scientifiques aient besoin de transmettre des messages concis, sans verser dans l'exposé ennuyeux, mais j'ose espérer que nous pouvons trouver un entre-deux. L'an dernier, on m'a reproché à une réunion d'invoquer mon incapacité à comprendre un argument pour en justifier le rejet. Or, il s'est avéré qu'il échappait à la compréhension de tous, sauf de l'auteur. Je lance donc un appel aux deux camps. Au public : Parfois, une situation est intrinsèquement complexe et ne pourra être expliquée en une minute. Au conférencier : Patience est mère de vertu, vous êtes là pour informer, non pour dérouter.

- ✓ **L'expertise reléguée au passé.** Au bon vieux temps, la maîtrise des faits était le pré carré des sociétés et des tribunes professionnelles. Aujourd'hui, si l'on en croit le New York Times, « les experts et les agences qui se proposent de produire des faits se sont multipliés et leurs services, pour la plupart, s'achètent. Si vous avez vraiment besoin de mettre la main sur un expert disposé à valider un fait et que vous avez suffisamment de poids économique ou politique, vous le trouverez sans doute »<sup>3</sup>. Je ne prône pas le retour à un passé élitiste – en tant que femme halieute issue des rangs des dernières générations, j'ai sans nul doute bénéficié du renouvellement de la vieille garde –, mais, à l'ère des robots-journalistes, ne serait-il pas agréable de voir l'analyse façonner le message et non l'inverse ? Ou alors, faut-il cautionner les propos avancés par Michael Gove pendant la campagne du Brexit, à savoir que les gens « en ont assez des experts »<sup>4</sup>, si bien qu'il n'est plus question de savoir à quelle analyse experte se vouer, mais plutôt de se demander si l'on en a encore besoin.
- ✓ **Si vous n'êtes pas pour, vous être forcément contre.** Alors que de plus en plus de gens cherchent des informations pour accréditer des thèses auxquelles ils adhèrent déjà, la tendance est à la méfiance face à toute personne qui défend un point de vue discordant. Personne, pas même ceux que j'idolâtre, n'a le monopole de la vérité ; c'est pourqu岸, surtout en sciences, le principe du débat ouvert doit être préservé et encouragé. Toutefois, depuis que les campagnes de communication (comprendre « les médias ») dictent les projets de conservation des requins, remettre en cause la véracité des détails peut être perçu comme subversif. À mesure que les limites entre science et plaidoyer s'estompent et que la science s'affiche en retrait des jeux politiques dans les débats sur la gestion des pêcheries, d'aucuns remettent ouvertement en question l'utilité de s'en tenir aux faits. Mais les scientifiques ont vocation à démêler le vrai du faux dans le monde de la conservation des requins, et la vérification des faits est, grâce aux élections américaines, plus en vogue que jamais<sup>5</sup>.

Devant le spectacle des glaçons qui chatouillent le fond de mon verre et de mon chat déjà prêt à en découdre avec le sapin, je ne peux que m'interroger sur ce dernier point : et si la vérification des faits n'était au fond qu'un divertissement de plus ? Après tout, étant donné que les petits arrangements avec les faits dévoilés pendant la campagne présidentielle ne semblent avoir eu aucun impact sur le résultat, peut-on en déduire que les journalistes à l'origine des révélations ont le sentiment que leur travail est inutile ? Cette question, David Fahrenthold du *Washington Post*, qui passé à la loupe certaines des affaires les plus retentissantes de la campagne, y a récemment répondu. « C'est utile. J'ai fait mon travail. Les électeurs ont fait le leur. Mon travail se poursuit... Et je sais maintenant comment m'y prendre. » Sur cette maxime, je lève donc mon verre à l'année 2016 et j'en fais ma résolution pour la nouvelle année.

<sup>3</sup> [http://www.nytimes.com/2016/08/24/opinion/campaign-stops/the-age-of-post-truth-politics.html?\\_r=0](http://www.nytimes.com/2016/08/24/opinion/campaign-stops/the-age-of-post-truth-politics.html?_r=0)

<sup>4</sup> <https://www.ft.com/content/3be49734-29cb-11e6-83e4-abc22d5d108c>

<sup>5</sup> <https://www.americanpressinstitute.org/fact-checking-project/finally-fact-checking-is-the-new-black/>